

4-19-2013

# Les langues française et allemande dans l'oeuvre de Georges-Arthur Goldschmidt

Chinnawat Wisetwongsa  
Trinity University, [cwisetwo@trinity.edu](mailto:cwisetwo@trinity.edu)

Follow this and additional works at: [http://digitalcommons.trinity.edu/ml\\_l\\_honors](http://digitalcommons.trinity.edu/ml_l_honors)

---

## Recommended Citation

Wisetwongsa, Chinnawat, "Les langues française et allemande dans l'oeuvre de Georges-Arthur Goldschmidt" (2013). *Modern Languages & Literatures Honors Theses*. 4.  
[http://digitalcommons.trinity.edu/ml\\_l\\_honors/4](http://digitalcommons.trinity.edu/ml_l_honors/4)

This Thesis open access is brought to you for free and open access by the Modern Languages and Literatures Department at Digital Commons @ Trinity. It has been accepted for inclusion in Modern Languages & Literatures Honors Theses by an authorized administrator of Digital Commons @ Trinity. For more information, please contact [jcostanz@trinity.edu](mailto:costanz@trinity.edu).

# Les langues française et allemande dans l'œuvre de Georges-Arthur Goldschmidt

Chinnawat Wisetwongsa

A departmental senior thesis submitted to the Department of Modern Languages & Literatures at Trinity University in partial fulfillment of the requirements for graduation with departmental honors.

April 19, 2013

---

Thesis Advisor

---

Department Chair

---

Associate Vice President for Academic Affairs

Student Copyright Declaration: the author has selected the following copyright provision (select only one):

This thesis is licensed under the Creative Commons Attribution-NonCommercial-NoDerivs License, which allows some noncommercial copying and distribution of the thesis, given proper attribution. To view a copy of this license, visit <http://creativecommons.org/licenses/> or send a letter to Creative Commons, 559 Nathan Abbott Way, Stanford, California 94305, USA.

This thesis is protected under the provisions of U.S. Code Title 17. Any copying of this work other than "fair use" (17 USC 107) is prohibited without the copyright holder's permission.

Other:

Distribution options for digital thesis:

Open Access (full-text discoverable via search engines)

Restricted to campus viewing only (allow access only on the Trinity University campus via [digitalcommons.trinity.edu](http://digitalcommons.trinity.edu))

Les langues française et allemande dans l'œuvre de Georges-Arthur Goldschmidt

Chinnawat Wisetwongsa

FREN-4399

Dr. Astro

Lundi 6 mai 2013

Dans la tragédie classique de Goethe, intitulée *Faust*, le personnage principal est à la recherche de la vérité absolue sur des questions existentielles. Il s'évertue à améliorer la version allemande du début de l'Évangile selon Saint Jean : « Im Anfang war das Wort » (« au commencement était le verbe »). *Wort* est la traduction consacrée, par Luther et d'autres, du *logos* grec (comme « verbe » l'est en français). Mais puisque *Wort* ne lui semble pas pouvoir avoir un rôle dominant à la création du monde, il propose *Sinn* (sens) et *Kraft* (force). Or il n'est toujours pas satisfait et finit par écrire : « Im Anfang war die Tat [l'action]. » Selon Douglas Bub, la *Tat* correspond à la structure du cosmos telle qu'elle a été évoquée par Goethe dans le « Prologue dans le ciel » qui ouvre son *Faust*.<sup>1</sup> Cependant, il faut remarquer que tout en s'approchant des secrets de l'Univers, les traductions d'Heinrich Faust s'éloignent de plus en plus du sens littéral de *logos*. Au lieu de donner l'équivalent de ce mot, le savant cherche à formuler un principe de base qui expliquerait à ses yeux l'existence. Mais si *Tat* se trouve hors de la sémantique de *Wort*, on peut déceler dans la tragédie de Faust le problème qui se pose au vrai traducteur : comment transcrire dans une autre langue un texte en conservant l'essentiel de celui-ci ?

Cette question est bien familière à Georges-Arthur Goldschmidt, écrivain, essayiste et traducteur de Friedrich Nietzsche, Franz Kafka, Peter Handke, Adalbert Stifter et même de Goethe. Allemand de naissance, il a émigré en France avant la seconde guerre mondiale et a travaillé en tant que professeur d'allemand dans plusieurs écoles dans et autour de Paris depuis 1957 jusqu'à sa retraite en 1992. Aussi connaît-il parfaitement les langues nationales de son pays d'origine et de son pays d'adoption. Bilingue en allemand et en français, il cherche à traduire dans les deux sens de manière à ce que le nouveau texte puisse être remis dans la langue

---

<sup>1</sup> Douglas F. Bub, "Im Anfang war das Wort," *The German Quarterly* 47, no. 1 (January 1974), 46, accédé le 1 mai 2013, <http://www.jstor.org/stable/403520>.

source sans être différent de l'écrit original. Bien que Goldschmidt s'engage dans la traduction avec une telle précision et pareille ambition, il ressemble à Faust dans la mesure où il se considère comme faisant partie d'un tout. Il explique que « la traduction exige du traducteur qu'il abandonne sa petite opinion inintéressante. »<sup>2</sup> Tout le sens dépend de lui mais il doit observer et respecter soigneusement le contenu de l'original. Ainsi, l'acte de passer un texte d'une langue à une autre s'avère être une tâche qui rend humble celui qui en fait son métier.

La traduction entre le français et l'allemand posent diverses difficultés au traducteur. S'ils ont en commun des racines ancrées dans le proto-indo-européen – une langue dite préhistorique et hypothétique – ils se distinguent l'un de l'autre par les sons, la grammaire et le sens des mots. Ce dernier point apparaît clairement dans la comparaison entre *parole* et *Wort*. Les deux peuvent traduire le même mot *logos* en grec, mais ils n'expriment pas la même chose. Selon *Le Trésor de la Langue Française*, *parole* signifie la faculté de communiquer la pensée, de façon parlée ou écrite, ainsi que l'usage de cette faculté. En revanche, *Wort* constitue en premier lieu l'unité la plus petite dans une langue donnée à laquelle est attaché un sens particulier (un être, un objet, une idée etc.). *Parole* est ainsi synonyme de l'expression verbale tandis que *Wort* se traduit mieux par *mot* en français. D'ailleurs, si on met *Wort* au pluriel, on doit choisir entre *Worte* et *Wörter*. Alors que ce dernier est utilisé pour définir un ensemble de mots indépendants, *Worte* fait penser à des phrases ou des expressions et a donc un sens plus conforme (que *Wort*) à celui de *parole*.<sup>3</sup> De la même manière, le traducteur doit prendre en considération la multiplicité de sens, voire l'ambiguïté des mots pour effectuer une traduction idoine.

---

<sup>2</sup> Christian Lecerf, "Ein Grenzgänger zwischen Deutschland und Frankreich," *Arte*. Arte, accédé le 1 mai 2013, <http://www.arte.tv/de/1781762.html>.

<sup>3</sup> Hans-Martin Gauger, "Worte und Wörter," *Deutsche Akademie für Sprache und Dichtung*, Deutsche Akademie für Sprache und Dichtung, accédé le 1 mai 2013, <http://www.deutscheakademie.de/sprachkritik/?p=196>.

De plus, il s'agit autant de traduire littéralement que de garder le ton de la lecture, la gravité du sujet et les sentiments qui sous-tendent le texte. Ces qualités-ci forment un aspect subtil qui change au passage d'une langue à l'autre parce que la nature, les couleurs et le tempérament des mots changent également. Par conséquent, même si le message est conservé dans un texte traduit, celui-ci est au fond altéré parce que la langue est autre. Pour arriver à une traduction proche de l'original, il faut donc avoir des compétences linguistiques (des connaissances de grammaire et de vocabulaire) ainsi qu'une sensibilité profonde pour le caractère de la langue source et de la langue cible. Tels sont les atouts de Goldschmidt. Il fait preuve d'une perception libre et ouverte de la sémantique et de la nuance des mots. S'il pense le français et l'allemand comme des paysages avec des éléments, des climats et des niveaux différents, il traverse sans limite leur frontière.

Or la traduction est bien plus qu'un exercice linguistique. Une langue n'existe pas pour elle-même, mais elle est liée par ceux qui la parlent à une identité culturelle avec sa propre histoire. Ainsi, les langues française et allemande représentent deux nations qui partagent un passé turbulent et hostile. Trois guerres entre la France et l'Allemagne au cours des 150 derniers ans, dont les horreurs ont trouvé leur paroxysme avec la doctrine nazie, avaient abouti à une animosité qui semblait irréparable. Pour en finir avec elle, les deux pays voisins se sont réconciliés dans le cadre de projets économiques et politiques. Ils se trouvent désormais au centre d'une institution, l'Union Européenne, qui a eu pour ambition de ne jamais relancer de tels conflits. Dans l'objectif de consolider l'union entre ces anciens ennemis, les traducteurs de français et d'allemand jouent un rôle relativement important. En tant que médiateurs entre ces deux langues, ils renforcent le dialogue et la base commune des connaissances entre les cultures associées à chacune d'elles.

En conséquence, l'œuvre de Georges-Arthur Goldschmidt a des implications interculturelles. Grâce à ses traductions, on peut lire en français de nouvelles versions de textes importants de la philosophie et de la littérature d'outre-Rhin comme *Ainsi parlait Zarathoustra* de Nietzsche et *Le procès* de Kafka. De plus, ce traducteur hors pair contribue au rapprochement franco-allemand en écrivant sa vie dans ses deux langues principales. Dans son autobiographie *La traversée des fleuves* (1999) et sa version allemande *Über die Flüsse* (2001), traduite par l'auteur lui-même, Goldschmidt décrit de façon très lucide sa frayeur pendant la période nazie. Issue d'une famille juive allemande convertie au protestantisme depuis la génération de ses grands-parents, il a dû fuir le régime hitlérien à l'âge de 10 ans, d'abord à Florence, puis à Megève en Haute-Savoie où il a été caché dans un internat, puis chez des cultivateurs. Ses expériences personnelles montrent la responsabilité historique de l'Allemagne dans la Shoah et les conséquences de l'antisémitisme telles qu'elles sont vécues par leurs victimes. Enfin, il a élaboré ses souvenirs de l'Holocauste dans une série de récits fictifs, composés en français et en allemand. Avec *Un jardin en Allemagne* (1986) et *Une forêt interrompue* (1991), on peut également citer *Die Absonderung* (l'isolement), *Die Aussetzung* (l'abandon) et *Die Befreiung* (la libération). Le protagoniste de ces livres est tout à l'image de son créateur et donc entremêlé au contexte du nazisme. De cette manière, l'œuvre littéraire de Goldschmidt livre à ses lecteurs sur les deux rives du Rhin des perspectives sur une histoire commune.

Toute traduction présente un double défi. D'un côté, il faut communiquer entre des langues qui « se bordent, se touchent, mais gardent toujours leur quant-à-soi. »<sup>4</sup> Chaque langue a ses propres formes d'expression et exige une maîtrise de ses particularités. De l'autre côté, il faut faire le truchement entre des cultures différentes. Aujourd'hui, l'échange culturel entre les

---

<sup>4</sup> Amaury da Cunha, "Georges-Arthur Goldschmidt," *Editions Verdier*, Editions Verdier, accédé le 1 mai 2013, <http://www.editions-verdier.fr/v3/auteur-goldschmidt-2.html>.

Français et les Allemands est toujours un d'grand intérêt. Mais un obstacle important selon Goldschmidt est le manque de connaissances linguistiques : « tant que les uns ne savent pas parler la langue des autres, le “rapprochement” continuera à coincer. »<sup>5</sup> Il sera donc utile d'étudier les deux langues telles qu'elles sont conçues par Georges-Arthur Goldschmidt.

Le traducteur passe naturellement de l'une à l'autre et est sensible aux qualités propres à chacune d'elles. Rares d'ailleurs sont les auteurs qui écrivent sur l'expérience de l'Holocauste *tant* dans la langue du bourreau *que* dans celle de la Libération. Ainsi, le médiateur nous amène à comparer des réflexions linguistiques et culturelles indispensables à la traduction et la communication franco-allemandes.

### **Biographie de Georges-Arthur Goldschmidt**

Pour bien comprendre la conception de Georges-Arthur Goldschmidt de ses deux langues principales, il est essentiel de retracer son parcours de l'Elbe à la Seine. En réfléchissant sur sa vie dans *Une langue pourabri*, il explique : « c'est par la mémoire que la pensée s'instaure ».<sup>6</sup> La vision du monde se forme à travers une accumulation d'impressions, d'images et de sentiments. De la même façon, les réflexions de Goldschmidt sur le français et l'allemand sont étroitement liées aux endroits et aux circonstances dans lesquels il les a appris et ressentis avec la plus grande intimité.

Au début, c'est l'Allemagne d'avant les horreurs nazies. Goldschmidt est né le 2 mai 1928 à Reinbek près de Hambourg. Concernant l'origine de sa famille, en remontant jusqu'au XVIII<sup>e</sup> siècle du côté paternel, on peut trouver une parenté avec Heinrich Heine et d'autres célèbres personnalités juives. Du côté maternel, c'est plutôt l'inconscience et l'insouciance qui

---

<sup>5</sup> Christian Lecerf, “Ein Grenzgänger zwischen Deutschland und Frankreich,” *Arte*. Arte, accédé le 1 mai 2013, <http://www.arte.tv/de/1781762.html>.

<sup>6</sup> Georges-Arthur Goldschmidt, *Une langue pourabri* (Paris : Créaphis, 2009), 7.

dominant au quotidien. Or, si ses ancêtres se distinguent les uns des autres dans leur engagement public, ils manifestent tous le désir de s'intégrer dans la société allemande. Malgré ou à cause des accusations permanentes et de l'arbitraire de l'antisémitisme, ils vivent leur appartenance à la culture allemande avec une grande sensibilité et un esprit ouvert. Ils sont détachés de la tradition juive, convertis au protestantisme, et mènent une vie typiquement bourgeoise. L'allemand est la langue naturelle à la maison.<sup>7</sup> Par conséquent, nul ne saurait être plus assimilé que les Goldschmidt. Il ne s'agit plus d'une intégration mais d'une adhésion sans réserve à leur identité d'Allemands.

Dans ce contexte, Goldschmidt passe une enfance normale marquée par des détails sensoriels. Les premières années sont celles de la découverte de l'espace dans la grande maison des parents, dans le jardin et les champs en bordure de forêt. Le petit enfant perçoit les changements de l'environnement avec beaucoup d'étonnement ; il est stupéfait quand les choses de l'extérieur s'interpénètrent avec celles de l'intérieur.

L'enfant garde également des souvenirs vifs des parents. Le père est associé aux premières découvertes de paysages. Il apprend à son fils comment voir les couleurs dans la nature pour les transposer sur une toile. Homme très instruit, Arthur Goldschmidt est juriste à la cour d'appel de Hambourg. Il en partage les idées conservatrices. Il est monarchiste et dans un premier temps ne voit pas dans la dictature d'Hitler une menace grave. Sûr de sa germanité, il estime sa déportation à Theresienstadt en 1942 comme étant une erreur et ne s'identifie pas aux autres prisonniers juifs.

Les souvenirs que Goldschmidt conserve de sa mère sont encore plus forts. Vivante et curieuse, elle sait causer avec tout le monde et ne partage pas la vision hiérarchique de la société que prône son mari. Mais si elle a l'esprit ouvert, elle présente aussi un côté dépressif, incohérent

---

<sup>7</sup> Georges-Arthur Goldschmidt, *La traversée des fleuves* (Paris : Seuil, 1999), 25.

et imprévisible. Le rapport entre Goldschmidt et sa mère est compliqué, car des moments d'amour et d'intimité alternent avec d'autres témoignant d'un profond éloignement.

Puis, l'absurdité du nazisme prend des formes de plus en plus discriminatoires. Il n'est plus permis aux Juifs de fréquenter certains endroits publics, de travailler dans certains domaines ni de participer à des clubs privés ou des associations. Telles sont les conséquences des lois visées à isoler un peuple entier et que Goldschmidt vit directement avec sa famille. Encore enfant, il ignore que ses origines juives sont la cause des persécutions. En plus, il ne se reconnaît en rien dans une identité et un héritage que ses parents lui cachent. Il dit : « je n'avais jamais vu de juifs, je ne savais pas comment me les représenter ».<sup>8</sup> Pourtant, il discerne bien la peur qui existe partout. *KZ* (camp de concentration) fait partie du vocabulaire quotidien. Une autre manifestation de la terreur nazie se voit dans le salut hitlérien. On interdit ce dernier à Goldschmidt en lui faisant comprendre qu'il n'est pas allemand. Ainsi, son enfance est pleine de confusion et il commence à sentir que son existence est illégitime.

En fin de compte, il faut quitter l'Allemagne. En mars 1938, Goldschmidt est envoyé en Italie avec son frère aîné et ne verra plus ses parents. La séparation familiale est un moment essentiel dans sa vie auquel il revient toujours dans ses œuvres autobiographiques. Depuis ce jour-là, la douleur et la *Heimweh* (mal du pays) viennent remplacer dans sa mémoire les précédents souvenirs de son enfance. Il est contraint de fuir son pays natal, écarté de sa famille et arraché de sa langue maternelle. En conséquence, l'allemand au centre duquel ses premières perceptions et les voix de ses parents se sont imprimées devient la langue du crime et celle de l'abandon.

Le séjour à Florence est précaire. Goldschmidt est accueilli chez le germaniste Paul Binswanger et sa femme et se trouve rapidement à l'aise grâce à cette langue « magnifique pleine

---

<sup>8</sup> Ibid., 132.

et généreuse que j’entendais pour la première fois, l’italien, qui me rassura immédiatement, familière, amicale, dont je n’avais rien à redouter. »<sup>9</sup> Cela montre à quel point ses sentiments sont entremêlés au langage. La langue de ses hôtes dissipe les chagrins de l’enfant privé de ses parents, en remplaçant celle du bourreau. Mais Mussolini, soudant son alliance avec Hitler, finit par décréter des mesures antijuives. En 1939, les deux frères doivent de nouveau s’enfuir. Ils sont placés à Megève en Haute-Savoie dans le collège Florimontane, un internat catholique.

Goldschmidt s’intègre facilement à son nouveau pays. L’acquisition du français s’opère sans qu’il lui reste des souvenirs de cet apprentissage.<sup>10</sup> Il se souvient pourtant qu’en son for intérieur il n’a jamais traduit directement de l’allemand. Le sens des mots lui venait naturellement et sans recours à sa première langue. Citons Goldschmidt : « la langue française faisait partie de mon être, elle plongeait dans le fond de pensée, comme si elle avait toujours été là, elle venait tout de suite à l’esprit et chaque fois exactement comme on en avait besoin. On avait la langue en bouche, c’était comme si elle n’avait pas été acquise. »<sup>11</sup> De cette manière, le jeune Allemand s’approprie aisément les mots français avec leurs nuances et peut s’exprimer librement.

Après une période transitoire de sécurité, la France est occupée par les Allemands. La défaite de la France et la collaboration du gouvernement de Vichy constituent un choc pour Goldschmidt. De nouveau, son passé et le cauchemar nazi le rattrapent. Ses pensées sont perturbées et il a honte de porter en lui la langue de la mort. Cela montre qu’il s’identifie déjà aux gens qui l’acceptent, qui ne regardent pas ses origines, et qui s’engagent à le protéger tout en mettant en péril leur propre sécurité. Goldschmidt est caché dans une ferme de la Livraz pendant neuf mois. Avec le débarquement des Alliés en Normandie, il est renvoyé à son internat au

---

<sup>9</sup> Ibid., 154.

<sup>10</sup> Ibid., 174.

<sup>11</sup> Goldschmidt, *Une langue pour abri*, 33.

moment où le danger est le plus grand. Il est ensuite accueilli chez les cultivateurs François et Olga Allard, qui hébergent d'autres réfugiés.

Pendant cette période-là, rien n'est pire que la peur. Elle est « infâme et irrépressible, elle est, de tous les sentiments, le plus impardonnable et le plus irrésistible à la fois. »<sup>12</sup> Mais si Goldschmidt ressent une extrême angoisse, il trouve refuge dans la langue française. Elle ne possède pas de mots comme *Heimweh* (qui à lui seul dit toute la nostalgie du foyer), ce qui donne « à croire que la séparation irrémédiable [des parents] y fut moins fréquente ou son expression davantage censurée ». <sup>13</sup> Par opposition à l'allemand qui rappelle les persécutions nazies, le français est associé au pays d'accueil, à la Résistance et à la Libération. Il devient ainsi une langue qui restitue à Goldschmidt un regard et lui fournit une nouvelle place dans le monde.

Après la libération de Megève le 2 septembre 1944, Goldschmidt rentre à Florimontane. La liberté lui permet d'apprécier la beauté du paysage où est situé ce collège. Mais le thème principal qui l'obsédera pendant le reste de son séjour à l'internat est la nudité. L'adolescent découvre « l'interdit » et entretient des rapports sexuels avec les autres pensionnaires. Dans son autobiographie, Goldschmidt dit : « sans mon intime complicité, rien ne se serait passé. Pour moi, c'était une manière de revivre, de me sentir exister, tout comme de jouer aux petites voitures ou aux petits bateaux. La vie, c'était ce qui venait vers moi, plus que ce qui venait de moi, j'étais sans besoin autre que de sentir mon corps, plus je ressentais celui-ci, plus j'avais la preuve de mon existence. »<sup>14</sup>

Or les moindres délits comme les plus grands sont punis avec des châtiments corporels d'une façon sadique. D'un côté, Goldschmidt critique cette « pédagogie infâme » mais y trouve en même temps une certaine exaltation. Les fessées exposent sa nudité et se mêlent à l'érotisme.

---

<sup>12</sup> Goldschmidt, *La traversée des fleuves*, 212.

<sup>13</sup> Goldschmidt, *Une langue pour abri*, 25.

<sup>14</sup> Goldschmidt, *La traversée des fleuves*, 248.

Elles deviennent une espèce de rituel. Il lui arrive de les provoquer intentionnellement. A travers son personnage fictif, Arthur Kellerlicht (nom qui veut dire littéralement « la lumière du cellier » et que l'auteur traduit comme « rat de cave »), Goldschmidt explique que la punition « avait eu quelque chose de joyeux, de connu, elle avait été un défi. Elle lui prouvait qu'il était encore en vie malgré l'interdit [portant sur ses origines juives et autres], elle le confirmait dans son existence, quand il pleurait et se tordait et qu'on l'accusait de faire la comédie, et qu'il disait que cela ne faisait pas mal. Cette négation de ce qu'il éprouvait était une jubilation secrète. »<sup>15</sup> En tirant des châtements corporels un plaisir et en y livrant sciemment son corps et son esprit, il triomphe sur la punition. D'où la volupté avec laquelle il la subit.

Mais le plus important est que ses rapports avec les autres pensionnaires et ses expériences liées aux châtements corporels le plongent dans l'immédiateté de la langue française. Selon Goldschmidt, c'est par le vocabulaire de la sexualité enfantine que le français a gagné son caractère de langue maternelle : « le sexuel (en dépit de la laideur du mot) est instantanément compréhensible et compris, c'est lui, en fait, qui ouvre toutes les portes de la langue seconde [...]. Qui n'a pas vécu ses premiers grands émois sexuels dans cette langue ne l'acquiert probablement pas tout à fait du fond de son être même. »<sup>16</sup> Goldschmidt vit la sensualité dans et par le français. Cette langue devient ainsi proche de sa chair.

A cause de ses pratiques sexuelles, Goldschmidt lit avec passion des œuvres littéraires dans lesquels il s'agit des personnages comme lui. Vers la fin de ses études à Florimontane il découvre Jean-Jacques Rousseau et ses confessions. Celles-ci lui donnent un sentiment de tolérance de lui-même. Il se rend compte pour la première fois que ses fantasmes masochistes sont partagés par d'autres personnes et donc plus normaux qu'il ne les avait crus. Par

---

<sup>15</sup> Georges-Arthur Goldschmidt, *L'esprit du retour* (Paris : Seuil, 2011, ), 37-38.

<sup>16</sup> Goldschmidt, *La traversée des fleuves*, 176.

conséquent, la littérature apporte une contribution importante à sa libération interne et renforce son attrait pour la langue française.

Après huit ans à Megève, Goldschmidt part pour Paris afin de préparer la deuxième partie du baccalauréat. Ce voyage est le point de départ de *L'esprit du retour*. Arthur Kellerlicht éprouve une douleur profonde lorsqu'il pense à l'internat qu'il vient de quitter. Cette institution « avait donc fait partie de ce monde intérieur qui s'était peu à peu fait, qui l'avait abrité, comme si les dortoirs, la cuisine, la moindre nervure dans le bois des cloisons lui avaient donné de l'assise. »<sup>17</sup> Or, si Florimontane se trouve derrière lui, Arthur et de fait Goldschmidt portent toujours un sentiment de culpabilité. En effet, Goldschmidt se considère comme une « bouche inutile ». Il est nourri par les autres, affligé de mauvaises habitudes et, de surcroît, d'une « mauvaise race ». La conscience de l'extermination des Juifs lui revient de temps en temps et le rend incertain de la légitimité de son existence. Croyant que sa faute se voit sur lui, c'est avec cet état d'esprit qu'il aborde la grande ville.

Au fur et à mesure, Goldschmidt se fait une place dans la société française. Il passe le baccalauréat et entre à la Sorbonne en 1948. Il est naturalisé l'année suivante. Mais s'il devient de plus en plus français, il ne cesse de penser à son pays de naissance et décide d'y retourner. Il reste toujours en lui des souvenirs clairs de son enfance et il a une autre image de l'Allemagne que celle que les Français lui en donnent. Pour lui, paradoxalement, elle aussi a été occupée, mais par un régime qui venait d'elle-même.<sup>18</sup> De plus, il n'a pas oublié l'allemand et montre à quel point celui-ci est attaché à son origine : « cette langue, c'était la sienne aux profondeurs de lui-même, il avait beau vouloir la chasser, se pénétrer de France jusqu'au plus profond de son corps, faire de la France le tissu de sa pensée, elle lui revenait toujours, l'Allemagne, en rangs,

---

<sup>17</sup> Goldschmidt, *L'esprit du retour*, 16.

<sup>18</sup> Goldschmidt, *La traversée des fleuves*, 322.

cossue, et qui s’y connaissait en efficacité, en extermination, mais l’Allemagne douce aussi, l’Allemagne des Noël’s, des lapins de Pâques et de l’infinie tendresse dont les Allemands avaient si souvent honte, de cette mauvaise honte qui conduit au pire. »<sup>19</sup>

Mais, à son retour « superflu », Goldschmidt trouve un pays qui n’est plus le sien. Ce que les Français appellent le Débarquement, les Allemands appellent l’*Invasion* – ce qui lui révèle jusqu’où ils refoulaient leur culpabilité récente. De même, sa sœur qui l’accueille veut encore effacer ses origines juives. Goldschmidt dresse un triste bilan de la situation : « ma famille comprit qu’il fallait se débarrasser de moi, au plus vite, et moi que je n’avais vraiment rien à faire dans ce pays qui n’était plus le mien, qui m’était devenu étranger, au plus profond de moi-même, et dont l’enfermement dans les conventions apprises et la faculté d’oubli m’effrayaient. »<sup>20</sup> En ce qui concerne sa langue maternelle, il est étonné que les gens s’expriment dans la langue de son enfance, voire dans une langue d’enfant : « ils la parlaient sans rire et disaient des choses sérieuses et qui leur semblaient importantes. Cela me paraissait à la fois dérisoires et grotesque que des adultes puissent s’entretenir entre eux dans cette langue que j’avais toujours cru n’être faite que pour s’adresser aux enfants. »<sup>21</sup> Cela montre que l’allemand tel que Goldschmidt le connaît est ancré dans ses premières années. Parlé par ses parents d’une voix qui voulait simuler l’affection, il lui semblait comme une langue insincère. Une décennie après le départ d’Allemagne, cette langue et son pays natal lui donnent un goût étrange.

Goldschmidt fera donc sa vie en France. Il devient père et grand-père, professeur, écrivain et traducteur. Petit à petit, disparaît un vague sentiment de culpabilité qui l’affligeait. Il comprend que ce ne sont pas les origines qui déterminent l’identité propre de chacun mais le

---

<sup>19</sup> Goldschmidt, *L’esprit du retour*, 97.

<sup>20</sup> Goldschmidt, *La traversée des fleuves*, 338.

<sup>21</sup> *Ibid.*, 321.

choix volontaire de sa nationalité. A la fin, il se trouve complètement intégré à son pays d'adoption. Ce qui ressort de son passé est l'étonnement d'avoir survécu.

L'itinéraire de Georges-Arthur Goldschmidt l'a mené de l'Elbe à la Seine, d'une enfance allemande dans une vieille famille juive à la fuite des nazis et au déchirement de l'origine, à une adolescence provinciale plongée dans les découvertes sexuelles et littéraires et, finalement, à une famille française (la sienne propre) puis à la fonction publique dans l'éducation nationale. Il est partagé entre trois identités – juive, allemande et française – et a connu la solitude, l'angoisse, l'exaltation, la honte et la culpabilité. Ses expériences et les sentiments que celles-ci évoquent ont formé sa perspective complexe sur ses deux langues principales. En effet, on peut raconter sa vie comme une traversée linguistique qui l'a emmené de l'allemand au français, de la langue de son enfance et celle de ses parents, contaminée par le vocabulaire des nazis, à celle de l'hospitalité, de la protection et de la sensualité.

Mais il reste à expliquer le retour de Goldschmidt à sa première langue. Bien qu'elle soit associée aux horreurs nazies, il a composé des récits en allemand et a traduit son autobiographie de la langue qui l'a accueilli en celle qui l'avait vomi. L'arrachement au pays de naissance aurait pu l'amener à rejeter définitivement le passé. Or il revient aux souvenirs traumatiques liés à l'Holocauste à travers la langue qui le représente le plus. Comme le dit Cluny Claude-Michel : « retourner à sa langue natale après un demi-siècle, comme pour retrouver la “forêt interrompue” de la mémoire : les écrivains sont rares qui tentèrent le parcours. »<sup>22</sup> Enfin, et paradoxalement, c'est le français qui a restitué à sa langue maternelle l'innocence. Il l'a protégée des influences du langage nazi et du vocabulaire du crime. L'allemand de son enfance tel qu'il

---

<sup>22</sup> Cluny Claude-Michel, “La Ligne de fuite,” *L'Express*, 31 mai 1994, [http://www.lexpress.fr/informations/la-ligne-de-fuite\\_597696.html](http://www.lexpress.fr/informations/la-ligne-de-fuite_597696.html).

avait été parlé au sein de sa famille fut conservé. Par conséquent, Goldschmidt a retrouvé sa première langue, pure, et cela se voit dans son identité clivée. Il dit : « je suis civilement et intellectuellement, totalement français et j'en suis fier. Je parle le français sans accent, j'ai été un fonctionnaire de l'éducation nationale. Mais mon âme reste allemande. »<sup>23</sup> Grâce à la langue française, la langue de son pays d'origine n'est pas supprimée. Goldschmidt a donc trouvé la délivrance qui lui permet de raconter son enfance et son adolescence en français et en allemand et d'examiner attentivement les différences entre les deux langues.

### **Une langue de la psychanalyse et une langue de la poésie**

Dans *L'esprit du retour* Goldschmidt donne une image de son pays de naissance en disant : « l'Allemagne, c'était du solide, du renforcé, on pouvait s'y fier, de la table, c'était de la vraie table et du livre c'était du gros livre. Ça ne faisait pas de cadeaux. C'était toujours ce à quoi on s'attendait, les trains étaient solidement trains et les gares solidement gares, on était sûr d'arriver. »<sup>24</sup> On peut discerner dans ces descriptions la nature de la langue allemande elle-même. En effet, c'est une langue concrète, un trait qui lui vient de sa qualité imagée. Les mots allemands rendent visible, voire sensible ce qu'ils signifient. Par exemple, le *Umkleideraum* (vestiaire) est littéralement « l'espace où l'on se rhabille » ; le *Krankenhaus* (hôpital) est la « maison des malades » ; le *Krankenwagen* (ambulance) est la « voiture qui transporte les malades » ; le *Feuerzeug* (briquet) est une « chose du feu » ; le *Hals-Nasen-Ohren-Arzt* (oto-rhino-laryngologiste) se traduit par « médecin de la gorge, du nez et des oreilles ». D'ailleurs, même les mots abstraits ont souvent un aspect concret. Par exemple, *Aufhebung* signifie la conservation ou bien la suppression, mais il peut également décrire l'action de ramasser quelque

---

<sup>23</sup> François Dufay, «La 'Françallemagne' de Georges-Arthur Goldschmidt,» *Editions Verdier*, Editions Verdier, <http://www.editions-verdier.fr/v3/auteur-goldschmidt-1.html>.

<sup>24</sup> Goldschmidt, *L'esprit du retour*, 95.

chose. En français, le sens des mots est rarement perceptible de prime abord et il leur manque la transparence si fondamentale aux mots allemands.<sup>25</sup> Goldschmidt explique que le français est dérivé d'une langue antérieure dont il a adapté la plupart de son vocabulaire. Les mots retracent le cheminement mais le sens de la langue d'origine n'est plus reconnaissable à l'œil nu pour les francophones.

Une autre caractéristique de l'allemand est la facilité avec lequel il compose de nouveaux mots. Par la variation des préfixes et des suffixes, on peut obtenir de formes neuves presque à l'infini. De plus, il est très naturel de combiner des mots individuels. Selon Goldschmidt, « il suffit d'entendre en soi les mots se succéder. »<sup>26</sup> Cette capacité aboutit à une multiplication et à une différenciation de sens. Plus le vocabulaire est grand, plus la sémantique est variée. L'allemand est ainsi concret parce que la création de mots permet de préciser ce dont on parle. En revanche, il est rare de trouver des lexèmes entièrement nouveaux dans la langue française. Si elle est dérivée d'une autre langue, elle a également adopté une certaine inflexibilité à augmenter son lexique.

Dans son autobiographie allemande, Goldschmidt traduit le mot *parcourir* par *umschwirren* qui équivaut au verbe *voleter* en français.<sup>27</sup> La traduction allemande a un sens plus nuancé. Dans un autre exemple, il transcrit le verbe dans la phrase « le monde se disposa autour de moi » par le mot *zurechtlegen* (préparer). Il aurait pu choisir d'autres comme *aufstellen* (ériger) ou bien *einrichten* (établir). Tous ces mots signifient « disposer » mais portent davantage de nuances différentes liées à la spatialité des préfixes (*auf-* veut dire « sur » tandis qu'*ein-* veut dire « dans »). Selon Goldschmidt, il y a peu de verbes en allemand qui sont aussi généraux que

---

<sup>25</sup> Georges-Arthur Goldschmidt, *Quand Freud attend le verbe* (Paris : Editions Buchet/Chastrel, 2006), 40.

<sup>26</sup> Goldschmidt, *L'esprit du retour*, 93.

<sup>27</sup> Georges-Arthur Goldschmidt, *Über die Flüsse* (Zurich : Ammann Verlag, 2001), 65.

*parcourir* ou *disposer*.<sup>28</sup> Ainsi, la traduction du français en allemand contraint le traducteur à préciser le texte original. Or il faut noter que l'on peut bien trouver des termes généraux en allemand. Concernant les exemples de Goldschmidt, on peut citer *laufen* (courir) et *stellen* (poser). Également, les mots *parcourir* et *disposer* sont composés avec des préfixes (« par- » et « dis- »). Cela montre que Goldschmidt présente ses vues imagées suggestives et subjectives et non pas leur exactitude linguistique ou philologique. Cependant, il est vrai que pour le germanophone, les préfixes contribuent à la perception des mots alors que pour le francophone, c'est moins le cas.

Selon Goldschmidt, les différences entre les langues française et allemande se voient le mieux à travers la traduction de la prose de Freud en français. Dans *Quand Freud voit la mer* et *Quand Freud attend le verbe* il montre que l'allemand a facilité le développement de la psychanalyse. Langue concrète, précise et descriptive, l'allemand semblerait plus immédiatement en prise avec la réalité. Cela lui permettrait de sonder l'inconscient directement. De plus, Goldschmidt dit que tout germanophone peut lire Freud aisément parce que les mots-clés de la psychanalyse comme *Unbewusste* (l'inconscient) et *Trieb* (pulsion) sont tirés du vocabulaire quotidien. On y voit le double caractère des mots allemands qui leur permet d'être abstraits et concrets en même temps. Il se peut que les idées dans les textes freudiens soient compliquées mais les mots ne le sont pas, ou dit d'une autre manière : les *Worte* peuvent être difficiles mais les *Wörter* sont claires. En revanche, il serait plus difficile de comprendre Freud en français. La traduction doit recourir à des mots archaïques et des néologismes pour reproduire les mots-clés. Selon Goldschmidt, « la traduction des textes psychanalytiques entraîne en français jusqu'à la création de termes inusités, presque exogènes. »<sup>29</sup> Pour traduire le mot *Hilflosigkeit*, le français

---

<sup>28</sup> Ibid., 81.

<sup>29</sup> Goldschmidt, *Quand Freud attend le verbe*, 44-45.

propose *désemparement*, *désarroi* et *désaide* ; pour la *Verdränglichkeit* on trouve la *passagèreté* et l'*éphémérité* qui sont loin d'être des mots fréquents dans le vocabulaire quotidien.<sup>30</sup>

Finalement, Goldschmidt montre que la langue française a un fort aspect esthétique. Il peint une image de la France bien différente de celle de l'Allemagne : « en France, rien n'était ce que c'était sans restriction, sans manque, les gens et les choses n'étaient pas eux-mêmes jusqu'au bord, il y avait toujours de la réserve et jusqu'aux fauteuils qui semblaient vous dire : ne me prenez pas trop au sérieux, j'aurais pu être bien plus fauteuil que je ne le suis. Quant aux gens, il y avait toujours un coin d'eux-mêmes qu'ils n'étaient pas, en attente et inattendu. »<sup>31</sup> De cette façon, Goldschmidt évoque une qualité mystérieuse qui se retrouve dans la langue française. Si les mots ne sont pas aussi transparents où variés comme leurs homologues allemands, ils possèdent un sens subtil qui donne leur poésie. Selon Goldschmidt, le français est la langue de l'euphémisme, de l'omission et de l'allusion. Alors que les vocables allemands sont plus proches de la réalité sensible et révèlent pour ainsi dire tout, les mots français ont un visage un peu mystérieux dans un texte et on ne les comprend que par le contexte.<sup>32</sup>

Georges-Arthur Goldschmidt révèle des particularités propres au français et à l'allemand qui aboutissent à leur accessibilité différente. Toute traduction entre ces langues implique toujours que le traducteur ajoute ou enlève des nuances. Chaque langue est, pour ainsi dire, unique dans sa manière d'aborder un paysage. Or, en révélant ce qui manque à ses deux langues principales, Goldschmidt indique également leur unité. Ce qui ne se laisse pas exprimer dans une peut être communiqué dans l'autre. Par conséquent, c'est par une autre langue qu'une langue se reconnaît et s'identifie. De la même manière, Goldschmidt a retrouvé son identité allemande. Le

---

<sup>30</sup> Ibid., 45.

<sup>31</sup> Goldschmidt, *L'esprit du retour*, 123.

<sup>32</sup> Goldschmidt, *La traversée des fleuves*, 206.

français l'a distancié de sa langue d'enfance et lui a ainsi permis de la retrouver plus tard comme il l'avait connue. Ainsi, en apprenant d'autres langues, on n'apprend pas seulement d'autres cultures mais aussi de soi-même.

## Bibliographie

- Bielefeld, Claus-Ulrich. "Mit der Scham leben." *Die Welt*, 24 novembre 2007.  
[http://www.welt.de/welt\\_print/article1395505/Mit-der-Scham-leben.html](http://www.welt.de/welt_print/article1395505/Mit-der-Scham-leben.html).
- Bub, Douglas F. "Im Anfang war das Wort." *The German Quarterly* 47, no. 1 (janvier 1974) : 45-51. Accédé le 1 mai 2013, <http://www.jstor.org/stable/403520>.
- Claude-Michel, Cluny. "La Ligne de fuite." *L'Express*, 31 mars 1994.  
[http://www.lexpress.fr/informations/la-ligne-de-fuite\\_597696.html](http://www.lexpress.fr/informations/la-ligne-de-fuite_597696.html).
- Clodius, Rainer. "Infame Pädagogik." *Das Beste lesen*. Das Beste lesen. Accédé le 1 mai 2013.  
<http://das-beste-lesen.de/19223664294.aspx>.
- Da Cunha, Amaury. "Georges-Arthur Goldschmidt." *Editions Verdier*. Editions Verdier.  
Accédé le 1 mai 2013. <http://www.editions-verdier.fr/v3/auteur-goldschmidt-2.html>
- Deutschlandradio. "Die Bildhaftigkeit des Deutschen als Hilfsmittel der Psychoanalyse."  
*Deutschlandradio Kultur*. Accédé le 1 mai 2013.  
<http://www.dradio.de/dkultur/sendungen/kritik/519114/>.
- Dufay, François. "La 'Françallemagne' de Georges-Arthur Goldschmidt." *Editions Verdier*. Editions Verdier. Accédé le 1 mai 2013. <http://www.editions-verdier.fr/v3/auteur-goldschmidt-1.html>.
- Freud, Sigmund. *Die Traumdeutung*. Francfort-sur-le-Main : Fischer Taschenbuch Verlag, 1961.
- Gauger, Hans-Martin. "Worte und Wörter." *Deutsche Akademie für Sprache und Dichtung*. Akademie für Sprache und Dichtung. Accédé le 1 mai 2013.  
<http://www.deutscheakademie.de/sprachkritik/?p=196>.
- Goldschmidt, Georges-Arthur. *A l'insu de Babel*. Paris : CNRS, 2009.
- Goldschmidt, Georges-Arthur. *La traversée des fleuves*. Paris : Seuil, 1999.

Goldschmidt, Georges-Arthur. *Le poing dans la bouche* : un parcours. Lagrasse : Verdier, 2004.

Goldschmidt, Georges-Arthur. *L'esprit du retour*. Paris : Seuil, 2011.

Goldschmidt, Georges-Arthur. *Quand Freud attend le verbe*. Paris : Editions Buchet/Chastrel, 2006.

Goldschmidt, Georges-Arthur. *Quand Freud voit la mer*. Paris : Editions Buchet/Chastrel, 2006.

Goldschmidt, Georges-Arthur. *Un jardin en Allemagne*. Paris : Seuil, 1986.

Goldschmidt, Georges-Arthur. *Une langue pour abri*. Paris : Créaphis, 2009.

Goldschmidt, Georges-Arthur. *Über die Flüsse*. Zurich : Ammann Verlag, 2001.

Lecerf, Christian. "Ein Grenzgänger zwischen Deutschland und Frankreich." *Arte*. Arte.

Accédé le 1 mai 2013. <http://www.arte.tv/de/1781762.html>.

P.E.N. Zentrum deutschsprachiger Autoren im Ausland. "Georges-Arthur Goldschmidt." *P.E.N.*

*Zentrum deutschsprachiger Autoren im Ausland*. Accédé le 1 mai 2013.

<http://www.exilpen.net/mitglieder/ehren/goldschmidt.html>.

Universität Osnabrück. "Einzigartiger Brückenbauer." *Universität Osnabrück*.

Accédé le 1 mai 2013. <http://www2.uni-osnabrueck.de/pressestelle/zeitung/Ausgabe97-6/Ehre.html>.